



HAL
open science

Le déclin du royaume d'Aksum en question

Marie-Laure Derat, Doris Barboni, Jean-Renaud Boisserie, Pierre Sepulchre

► **To cite this version:**

Marie-Laure Derat, Doris Barboni, Jean-Renaud Boisserie, Pierre Sepulchre. Le déclin du royaume d'Aksum en question. Boisserie J.-R.; Prat S.; Tiberi C. Le Grand Rift Africain - à la confluence des temps, Cherche Midi; CNRS, pp.132-135, 2023, 978-2-7491-7814-1. hal-04734216

HAL Id: hal-04734216

<https://hal.science/hal-04734216v1>

Submitted on 13 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

Le déclin du royaume d'Aksum en question

Marie Laure Derat ¹, Doris Barboni ², Jean-Renaud Boisserie ³, Pierre Sepulchre ⁴

¹ Orient & Méditerranée

² CEREGE & IFP- Centre européen de recherche et d'enseignement des géosciences de l'environnement & Institut français de Pondichéry

³ CFEE & PALEVOPRIM-Centre français des études éthiopiennes & Laboratoire de paléontologie, évolution paléoécosystèmes, paléoprimatologie

⁴ LSCE-Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement

Peut-on mettre en relation des phases de croissance et de déclin des sociétés humaines avec les changements environnementaux? Régulièrement posée, cette question est loin de trouver des réponses évidentes.

Les débats entourant les publications du géographe américain Jared Diamond (1937-), qui voit dans l'effondrement des civilisations les conséquences d'un écocide couplé à d'autres facteurs économiques et politiques, en témoignent. À l'échelle des temps géologiques, l'évolution de l'humanité a été modélisée par l'environnement, ses tendances de fond et ses crises abruptes. En revanche, sur des temporalités plus courtes, et pour des événements qui sont eux-mêmes complexes à cerner, les corrélations paraissent beaucoup plus évanescences.

Pour la région du Rift, le déclin du royaume d'Aksum vers le VII^e siècle de notre ère (Holocène tardif) a servi d'événement charnière pour contextualiser l'impact des sociétés sur leur environnement et en tirer une conclusion qui semblait sans appel : le succès et la croissance démographique des Aksumites entre les II^e et VII^e siècles ont entraîné leur perte du fait de la surexploitation du milieu. Cette thèse s'est développée dans les années 1980, notamment sous la plume du géographe allemand Karl Butzer (1934-2016), alors que toute la bande sahélienne venait de faire face à une décennie d'aridification que l'on attribuait à la pression démographique. Butzer semble avoir été impressionné par les conséquences politiques et sociales des sécheresses à répétition en Éthiopie, alors qu'il travaillait à Aksum (1971, 1973). Depuis, les scientifiques ont cherché à confirmer ou infirmer cette thèse qui, au fil des études, a perdu graduellement de sa substance. Pourquoi ?

Un royaume florissant jusqu'au VII^e siècle

Tout d'abord, intéressons-nous au royaume d'Aksum. Située à environ 1 500 mètres d'altitude, sur les hauts-plateaux éthiopiens septentrionaux, la ville est aujourd'hui située dans la région du Tegray. À compter du I^{er} siècle avant notre ère, une formation politique

centrée autour de la ville d'Aksum se développe et étend progressivement son territoire au détriment d'autres formations politiques voisines, exerçant même son autorité jusque dans la péninsule Arabique au III^e siècle et jusqu'à Méroé (actuel Soudan) au IV^e siècle.

Grâce au port d'Adulis situé sur la côte érythréenne, la puissance aksumite repose sur sa position dans les réseaux commerciaux qui transitent par la mer Rouge et qui connectent les régions de l'océan Indien d'une part aux régions de la Méditerranée orientale d'autre part. Réputé pour ses éléphants, son ivoire, son or, ses esclaves et son encens, le royaume d'Aksum est un partenaire commercial de premier plan, au point que ses souverains frappent leur propre monnaie et développent un système tri-métallique (des monnaies d'or, d'argent et d'alliage de cuivre) capable de rivaliser avec celui de leurs homologues romains au sein du réseau.

La richesse des souverains et de l'élite du royaume est investie dans la construction de palais, l'érection d'obélisques géants et l'importation de produits de luxe venant d'Inde ou de Méditerranée. Les contacts avec les commerçants de l'Empire romain, qui fréquentent les côtes aksumites, favorisent la christianisation de la région et la construction d'églises à Adulis, Matara, Aksum, les grandes cités antiques d'Éthiopie... Puis, à compter du VII^e siècle, les palais et l'habitat en général sont abandonnés à Aksum. Le monnayage disparaît au VIII^e siècle et avec lui les mentions des souverains. Le lent déclin d'Aksum s'est produit sans que, pendant de nombreuses décennies, l'on puisse reconstruire les processus à l'œuvre.

Hypothèses autour du déclin d'Aksum

Plusieurs scénarios pour expliquer les raisons de ce déclin sont alors avancés. Le premier est bâti à partir du contexte en mer Rouge aux VII^e et VIII^e siècles : l'émergence de l'islam, nouvelle puissance religieuse dans la péninsule Arabique, les conquêtes arabes qui en résultent et qui transforment une partie du paysage politique des régions avec lesquelles Aksum était en contact, ou encore la perte de l'accès au réseau de commerce, désormais aux mains des marchands arabes. Mais la substitution des commerçants aksumites par des commerçants arabes ne s'est pas faite d'un coup, et au début du VIII^e siècle, les Aksumites sont encore en mesure d'envoyer une expédition armée dans le port de Djedda pour tenter de reprendre leur place. L'abandon, au VII^e siècle, de la ville d'Aksum ne s'explique donc pas complètement par cette hypothèse.

Le second scénario, qui apparaît à compter des années 1980, propose une vision intermédiaire : un climat favorable permet à la population de s'accroître, mais les menaces extérieures sur le commerce et l'accès à la mer ainsi qu'une péjoration plus tardive du climat accroissent la pression environnementale sur la population, qui se retrouve privée d'une partie de ses ressources. Un cercle vicieux s'installe, où la surexploitation du milieu naturel entraîne un déclin démographique, qui expliquerait les abandons observables à Aksum, Matara et Adulis.

À partir de cette hypothèse se développent des recherches sur le climat de la région, sur les pollens, les espèces ligneuses et leur exploitation, sur la formation des sols pour reconstituer l'environnement de l'Holocène sur les hauts-plateaux éthiopiens, les variations climatiques et

les évolutions végétales. Ces études se terminent le plus souvent par un focus sur l'Holocène tardif et la chute du royaume d'Aksum pour tenter de corréler les données obtenues sur le temps long avec les quelques informations établies par les archéologues et historiens.

Très rapidement, ces travaux mettent en évidence l'existence d'une phase un peu plus humide entre 5 200 ans avant et 500 ans après l'ère commune, qui pourrait correspondre à la croissance aksumite, avant un retour à une phase plus aride à compter de 500 ans, donc près de 200 ans avant le déclin d'Aksum. Les données polliniques sont aussi exploitées : elles montrent que la baisse de certains pollens de ligneux (*Podocarpus*) depuis un millénaire peut être liée à une agriculture plus intensive qui induit un déboisement, mais rien qui puisse expliquer l'affaiblissement d'Aksum. Enfin, les derniers travaux réalisés à partir de l'anthracologie dans des régions situées au nord-est d'Aksum tendent à démontrer que les espèces ligneuses sont relativement stables dans le temps et que leur exploitation ne connaît pas de variation importante. Par conséquent, il n'y a eu ni surexploitation ni désertification durant la période correspondant à la deuxième moitié du premier millénaire de notre ère. Les données paléoenvironnementales et paléoclimatiques montrent à ce jour un impact très modéré des Aksumites sur leur environnement.

Cette hypothèse de l'impact environnemental des populations associées au royaume d'Aksum dans un contexte climatique dégradé n'est toutefois pas encore totalement abandonnée, mais elle souffre de plus en plus d'un manque de données allant dans son sens. D'une manière générale, l'évolution récente des changements environnementaux sur les hauts-plateaux éthiopiens est imparfaitement connue. Les lacs, qui enregistrent finement l'évolution des paysages, étaient rares du temps du royaume d'Aksum, et les corrélations temporelles entre ces enregistrements et les événements historiques méritent d'être affinées. D'autres sources de données pourraient être envisagées, tels les enregistrements biogéochimiques et polliniques préservés par les restes osseux de vertébrés (humains inclus) et les accumulations de déjections des damans (mammifères africains proches parents des éléphants et affectionnant les zones rocheuses), fréquents dans cette région.

Plaidoyer pour une approche multifactorielle

Peut-on poser la question autrement ? Car le déclin d'Aksum ne signe pas celui des sociétés des hauts-plateaux éthiopiens. Les prospections archéologiques et les analyses paléobotaniques ont au contraire démontré, pour des régions hors des cités marchandes, une continuité de l'occupation sans ruptures démographiques apparentes. Les hypothèses de départ font en effet un lien entre la culture de l'ostentation d'une élite qui s'enrichit avec le commerce longue distance via la mer Rouge, son affaiblissement, et une société plus globale qui est exploitée par cette élite et qui continue de vivre une fois que celle-ci décline. Il faut aussi rappeler que les recherches sur le passé de ces hauts-plateaux éthiopiens sont loin de couvrir la majeure partie du territoire. Elles se sont concentrées sur les cités, ont commencé à s'intéresser à d'autres régions, mais bien souvent les cultures moins ostentatoires sont invisibles, voire négligées. Et surtout, nous ne disposons d'aucune estimation fiable de la population du royaume aksumite avant, pendant et après son essor.

C'est pourtant pour expliquer un déclin démographique brutal qu'un troisième scénario a été élaboré. Il repose sur l'idée que l'épidémie de peste du VI^e siècle, connue comme la peste justinienne, aurait touché l'Éthiopie au même titre que ses régions voisines. Ce scénario est très peu discuté parmi les chercheurs, peut-être parce qu'il est considéré comme trop extravagant mais aussi parce qu'il manque de données. Pourtant, cette hypothèse mérite que l'on s'y arrête, des travaux récents ayant montré que les hauts-plateaux éthiopiens offraient des conditions optimales pour le développement de la peste. Une autre grande vague épidémique, au XIV^e siècle, aurait aussi touché l'Éthiopie, comme semblent l'attester certaines sources écrites endogènes. Seules des recherches menées sur l'ADN ancien pour détecter le bacille de la peste, *Yersinia pestis*, dans les populations permettraient de balayer ou de confirmer cette hypothèse. Mais elles ne résoudraient pas, une fois encore, toutes les questions : l'épidémie de peste au XIV^e siècle qui a si durement affecté les populations de l'Occident médiéval n'a pas entraîné un déclin culturel d'une ampleur suffisante pour faire disparaître les « civilisations d'Europe ».

Jared Diamond ferait peut-être de la corrélation de l'ensemble de ces facteurs (disparition des partenaires commerciaux, aridification, épidémie) l'explication ultime du déclin aksumite. Et il verrait dans l'émergence de nouvelles formations politiques – le royaume chrétien et les sultanats musulmans d'Éthiopie –, à compter du XI^e siècle environ, des formes de résilience des populations aux perturbations rencontrées, y compris environnementales. Résilience, vraiment ? Ou bien transformations culturelles et religieuses profondes qui ont favorisé de nouvelles formes d'organisation politique, la conquête de nouveaux territoires, la mise en culture de nouvelles terres, pour faire face à la dégradation des terres au nord ou pour soutenir une population en croissance ? On voit bien à la fois toute l'actualité de ces questions, le manque de données pour y répondre de manière satisfaisante, et les biais introduits par les incertitudes du présent dans nos questionnements scientifiques. Ces obstacles constituent un véritable plaidoyer pour une mise en commun des approches et des connaissances des historiens, des archéologues et des spécialistes des paléoenvironnements. Mais le jeu en vaut la chandelle, tant le décryptage de ces interactions complexes anciennes entre environnement et sociétés humaines peut nous apprendre de choses sur la manière dont ces dernières font face à l'accumulation des difficultés environnementales, géopolitiques et sanitaires.